

Cohen Montréal

Mélanie Gélinas

Number 133, April 2012

Pour Leonard Cohen

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gélinas, M. (2012). Cohen Montréal. *Moebius*, (133), 44–57.



MÉLANIE GÉLINAS

Cohen Montréal

À J. L.

*Give me a Leonard Cohen afterworld
so I can sigh eternally.*

Kurt Cobain, « Pennyroyal Tea »

Un vieillard qui commet un poème les yeux fermés, c'est l'amour.

Je l'ai vu dans la rue, il marchait en regardant par terre. Il était Leonard Cohen, et je n'étais personne.

Il devait sortir de chez lui. Mon sac a frappé son bras. J'ai dit « pardon », machinalement, et il m'a souri. J'ai marché un peu encore, puis j'ai senti une chaleur envahir mes épaules quand j'ai retrouvé l'identité de son visage dans ma mémoire. Quand j'ai su que ça ne pouvait être que lui.

Je me suis retournée malgré une force qui me sommait de ne pas le faire. J'ai tourné la tête à droite, puis : au diable, tout le corps ! Ne marchant presque plus, je l'ai vu entrer dans un commerce bâtard au coin de la rue.

Il portait un chapeau comme dans les spectacles. Et un foulard tissé dans un tartan Burberry. Je me suis penchée, détachant ma chaussure. J'aurais voulu l'arrêter quand il sortirait pour lui dire quelque chose. Mais je ne trouvais rien au fond de moi. Surtout pas de courage.

Je suis restée accroupie comme un chien prostré, malade, égaré, les mains sur mes lacets, comme pliée, attendant le signal du pistolet de départ. Il est sorti du dépanneur, et sans me poser de question, je l'ai suivi.

Au désespoir d'un mot, d'une phrase, à un pas derrière le grand homme, je suis restée juste derrière, juste une petite femme, sans image, sans musique. Je le suivais. C'était comme un instinct. Comme un étrange espoir.

J'avais souvent pensé venir me poster là, près de la fontaine de faïence, pour chercher où il habitait, en face du parc, dans le quartier des Portugais. J'avais mille fois pensé venir ici avec mon cahier ou rien qu'un livre. Peut-être même un livre de lui. Un étranger m'aurait alors dit, en pointant une mansarde colorée: c'est là que Leonard habite. J'avais dû y penser comme d'autres jeunes imbéciles mi-crédules mi-curieux qui ont besoin de voir ce que c'est, un homme qui est devenu quelqu'un.

Un jour, sans préméditation, je tombe sur lui, je l'accroche avec mon sac, il me sourit, et je me sens attirée. Et je le suis. Rue Saint-Dominique. Je fixe ses mains dans ses poches, son pas lent, valsant. Son cou calé dans son col de manteau relevé. Il a l'allure d'un dandy repu, d'un homme qui a voulu être riche et qui n'en a plus rien à foutre.

Et je regarde les autres qui le rencontrent du regard, qui le voient et qui ne le voient pas. Rien à foutre. Il ne bronche pas, fait parfois, peut-être, juste un signe de la tête. Élégant. Il a parfois un petit soubresaut dans l'épaule, un spasme humble. Il est fier. Son pas l'écrit quand il fait valser les feuilles mortes à chaque carrefour.

À Montréal, il n'y a pas d'effusions publiques envers les stars. Les passants se regardent, se scrutent, mais l'orgueil et peut-être un vieux complexe les empêchent de se retourner. Il n'y a pas d'arrogance dans le regard des autres; Montréal, ce n'est pas comme ailleurs. Pas de sensiblerie, pas d'affront, enfin, peu souvent. Si les gens se retournent, c'est qu'ils retrouvent un instant la foi: et s'il était possible de rencontrer les immortels?

Il y a certes des adolescents aux abords des stations de métro qui jouent d'effronterie, qui tentent l'intimidation en jetant des œillades à ceux qui ont l'air faible, à ceux que l'on peut tuer d'un regard. Un homme âgé, même de la stature de Cohen, personne ne le regarde. Personne ne sait, quand il passe, qu'il est un monstre sacré. Parce qu'il est écrit, sur le contour de son aura minuscule: «Je meurs, comme tout le monde.»

Devant un adolescent inculte, stupide et arrogant, Cohen s'en tire parce qu'il lui propose de partager une cigarette. Le jeune l'insulte, lui dit de se pisser dessus. Cohen le fixe. Cohen continue son chemin.

Quelle est la mesure de cette âme qui déambule devant moi? Qui me fait perdre toute prise sur moi-même dans cette sordide filature?

Je pensais à tous les lieux communs, à tous les cultes bêtes et les fascinations des grands dominés. Je lui voyais pousser des ailes, telle la cerise du monument à la mémoire de sir George-Étienne Cartier; Cohen m'apparaissait être à Montréal ce qu'Athéna est à l'Odysée: un émissaire de la poésie venu souder deux récits rompus dans l'histoire.

Il m'est apparu le seul anglophone ayant réussi à assimiler les pauvres vaincus à son langage, sans leur manquer de respect. Cohen assimile le pauvre sans l'appauvrir davantage. Le menteur, sans mentir. Sans arrière-pensée. Le fragile sans le fragiliser. Le dangereux sans le mettre plus en danger.

Il se signe au même nom du Père, lui aussi avec un petit pois sous les genoux. Expatrié dans l'île comme une princesse en fuite, pas dans son quartier, il est marqué à l'enfer rouge de l'enfance et vibre au diapason de l'humiliation religieuse, l'âme sensible, pute avec nous.

Il marchait devant moi, seul, comme dans ses chansons: assimilant le pas sans le mettre au pas. Libre. Intemporel. Seul.

Avenue Mont-Royal, interminable, il s'est arrêté. Je me suis à nouveau penchée sur ma chaussure.

Il a sorti une barre de chocolat Oh Henry¹ de sa poche de veste. C'était plus fort que moi maintenant, je le fixais. Je voyais un enfant, avec quelques sous dans sa poche, de la mélancolie et un rêve. Je pensais à ses mélodies: «Hallelujah», «Everybody Knows», «Famous Blue Raincoat», «Bird on the Wire», «So Long, Marianne».

Je pensais, surtout à «Famous Blue Raincoat». La plus belle chanson de la terre. Je fixais l'horizon, avec l'homme devant la montagne au fond du paysage. Devant le soleil. Devant ce que l'automne étire et gèle, comme les oreilles et le nez.

Avant une autre bouchée, il m'a lancé : « On dirait bien que votre lacet vous donne du fil à retordre. » J'ai répondu sans penser : « Excusez-moi, je vous aime. Je dois avoir l'air vraiment stupide. » Il a répondu sans rire : « Marchez avec moi. »

Je suis venue à côté de lui, à sa droite. Nous avons marché sans parler. Mon corps se disloquait. Son pas était lent. Passé Clark, passé Saint-Urbain, j'avais l'impression qu'il m'emmenait sur le mont Royal marcher avec lui, mais nous cheminions à l'aveugle. Non pas qu'il ne savait pas où il allait, mais le canal était ouvert, j'aurais pu parler, j'aurais pu lui dire quelque chose. Mais rien ne venait. J'étais sans musique, encore, sans poème. Et j'avais le soleil dans les yeux si je le regardais.

Je pensais à « Suzanne ». C'était la guitare, j'avais envie de pleurer. J'aurais aimé qu'il me touche avec son esprit comme dans la chanson. Mais il aurait fallu que je sorte de ma réserve. J'en étais incapable.

Je pensais à un homme d'affaires, un Américain que j'avais rencontré au cours de l'été, à qui j'avais demandé ce qu'il fallait faire pour espérer voir mes œuvres publiées aux États-Unis. Il m'avait dit que, parce que j'étais une Canadienne française, ça n'intéresserait personne. Que si au moins j'étais française...

Je pensais à ça et j'avais envie de lui demander, au grand-père Leonard, si c'était vrai. Et mon cœur s'est gonflé d'une décharge de véhémence, je me demandais de quel côté il était, Leonard, monsieur Cohen, même si j'avais lu qu'il était du côté de la poésie, s'il était contre les mots du désespoir, je voulais le savoir. Je voulais le savoir, ce qui m'empêcherait de faire des poèmes à côté de lui, mais vraiment à ses côtés. Égale.

J'avais envie de lui demander comment on fait si l'on n'a pas de racines, pas de prise sur le réel. Comment on fait, Leonard, pour vivre à Montréal dans l'avenir si on n'est pas autre chose qu'une graine de survivance ? Comment on fait pour cesser d'avoir peur de perdre ses repères et pour faire de la poésie quand même ?

Et, pourtant, la poésie sans le doute n'existe pas. Je sais.

Une saison change dans la ville, cet automne, et je me demande si Cohen le voit.

Avenue de l'Esplanade. Il me dit : « Vous voulez qu'on s'assoie et qu'on parle ? » J'ai répondu par un sourire.

Je n'en revenais pas de mon mutisme, de ma glue : j'étais figée, tétanisée par l'idole à mon bras. Pour peu, je lui aurais dit *yes*, comme une *yes woman*. C'était peut-être ça qui me laissait froide, frigide comme une laitue de parade.

Nous nous sommes assis sur une estrade, c'était le matin, le parc était désert. Sous un grand arbre, Leonard m'a demandé qui j'étais.

Je n'ai rien dit. Rien dit tout de suite. Je lui ai dit que la première fois que j'avais entendu parler de lui, c'était au secondaire, en quatrième année. Un professeur d'anglais assez jeune nous avait fait lire le roman *Pump up the volume*² et nous avons regardé le film à la fin de notre étude. Nous avons analysé la chanson thème « Everybody Knows », puis composé un pastiche du poème. C'est là que j'avais fait connaissance avec lui. « Avec vous. »

Notre professeur nous avait expliqué les vers, la mélancolie, elle nous avait parlé du Québec, qu'elle appelait « l'État des deux solitudes ». Elle nous avait dit que pour elle, ce texte racontait le nœud inextricable dans lequel anglophones et francophones sont mêlés depuis belle lurette. C'était le 17 janvier 1991, au lendemain de la déclaration de la guerre du Golfe. Ce même jour, un professeur de français nous parlait de Louis-Ferdinand Céline, nous lisait un passage de *Voyage au bout de la nuit*. L'un et l'autre nous avaient parlé de littérature étrangère.

À la fin de l'année, ils ont perdu leur emploi tous les deux. Deux jeunes illuminés. Deux fous. Qui avaient osé nous parler de la guerre. De toutes les guerres. Et aussi d'un étrange amour.

« Et vous, vous en pensez quoi ? »

Je n'avais pas compris sa question. Pas dans le bon sens. J'ai cru qu'il parlait de l'école, des murs gris de l'école érigés contre les digues de l'ignorance à faire tomber.

« Non, vous, que pensez-vous de l'État des deux solitudes ? »

Je ne sais pas, monsieur Cohen, si je puis vous le dire. Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne sais pas si sous votre chapeau se cache un autre ratoureux qui va me faire la morale sur la mondialisation, sur les rêves utopistes de ceux et de celles

qui furent hier la génération des grands bâtisseurs. Je ne sais pas si vous allez me dire que c'est fini, le temps de l'avenir pour ma langue. Si c'était une parole sage, je ne saurais pas la retenir. Je suis mêlée. Pas dans ma conviction, mais dans la violence de la décharge que provoquent ma parole et ma pensée. Personne ne m'a jamais demandé ce que j'en pensais.

« Je pense que ce n'est pas ce que vous vouliez dire. »

Il a éclaté de rire.

*Love is the only engine of survival*³... Cohen l'a écrit dans la chanson « Future ». S'il y a un repentir possible, s'il y avait une réconciliation possible parmi les hommes dans la ville, un regard échangé comme une poignée de main quand l'un rencontre l'autre dans le nœud de l'hiver... Dans le nœud du centre, dans les services, dans les boutiques de pacotilles, dans les bistrots. Il n'y a que celui qui commettra l'avenir qui peut serrer ma main dans l'avenir, celui qui commettra l'avenir main dans la main, avec moi.

Les silences étaient comme ça sur notre banc. Je pensais à toutes sortes de mots à taire. J'étais mal à l'aise et déjà, je savais que je raconterais cette rencontre à mes amis sans jamais dire qu'il m'avait posé une question importante et que je n'avais pas su me tenir debout.

Parce qu'en face de lui, mon humanité seule me tenait debout. Je n'étais pas une langue, pas un fantôme bardé d'ancêtres en colère, j'étais une âme fragile, confuse, dont l'esprit était empreint des parasites transmis par Hollywood, par la télévision, par l'Internet.

Assise sur mon banc, je vivais l'expérience du silence et cela lui suffisait à ce vieil homme qui n'était ni une machine ni un cyclope aux visions explosées par la drogue, par le vice, par l'argent gagné puis perdu. Et c'est cette humanité qu'il a trouvée au fond de lui, dénuée de tout repère, qui lui a soufflé des mots pour la grande récitation de poésie de l'univers.

J'ai demandé : « Que vous a légué l'Université McGill, monsieur Cohen ? »

« Des mentors, des amis et le rêve d'une grande œuvre, d'un chant universel. Mais la religion a fait la même chose. La drogue me l'aura fait perdre tranquillement, la

dépression me l'aura fait retrouver en quelque sorte, grâce à la méditation que j'ai pratiquée. Mais pourquoi votre interrogation sur l'université?»

«Parce qu'elle semble une assise importante de votre édifice, mais je peux me tromper.»

Il a ri, il a continué :

«Oh, il y en a toujours qui pensent que les deux ne vont pas ensemble, une carrière de poète musicien et les études littéraires. Si je n'étais pas brillant étudiant, j'étais un lecteur, un philanthrope, un beau gosse bohème avec une éponge à la place du cœur. Et j'aurai pris là tout ce que j'ai pu, pour me laisser hanter, pour me laisser porter. L'université a laissé en moi un germe. Qui est devenu une racine, que je n'ai pas comprise tout de suite. C'était celui des chefs-d'œuvre que j'estimais. Aujourd'hui, la jeunesse est enfermée à l'école et les très jeunes sont à un tel point encadrés, organisés, privés, qu'ils n'écrivent pas, ne s'ouvrent pas à la poésie comme avant. Ils trouvent tout stupide et n'inventent rien. Ils consomment les vieux comme moi, qui en profitent, et ils croient toucher à leur rêve. C'est triste, ne trouvez-vous pas?»

«Oui, c'est triste.»

Je lui ai dit que je commençais à écrire. Que j'avais quelques textes, rien de très important. J'avais honte tout à coup de dire que j'aurais aimé en vivre. D'espérer encore trouver le Klondike à côté du plus fauché des rabbins du monde. À côté du géant qui n'en avait plus rien à foutre, qui savait peut-être enfin que sa valeur aurait toujours raison du non-sens du monde. Rien à foutre. Il m'a dit que c'était un sentier de ronces que cette route de l'écriture. De ronces et de couronnes d'aubépine. Mais qu'il fallait que je le fasse avec tout mon cœur. Parce que je n'avais pas le choix. On écrit, parce qu'on ne peut pas vivre autrement. Voilà tout. Et pour cela, on n'a même pas besoin de guitare. Seulement de beaucoup de foi.

Je lui ai demandé si je pouvais lui parler franchement. Il a dit : «Bien sûr...»

«Se pourrait-il que vous ayez passé votre vie à fuir votre intimité profonde avec votre dieu?»

«Que voulez-vous dire?»

« Je ne sais pas, mais il me semble que toute votre vie, avec la drogue, vous ayez essayé une introspection, dans un ailleurs, mais toujours en repoussant la rencontre avec votre dieu. Et que maintenant, même si vous aimez le bon vin, vous semblez avoir trouvé l'origine de la voix qui vous guide au fond depuis le début. »

Il a souri, a dit que c'était possible.

Et le silence est reparu. Comme une éclaircie.

J'ai pensé que le vieil homme qui se trouvait devant moi avait écrit ses chansons jadis pour les réciter aujourd'hui, avec cette voix que l'on connaît, caverneuse, vieille de mille ans, émanant de la terre de toutes les mythologies, la voix du ventre, du ventre de l'homme depuis le début de l'humanité. J'ai pensé que ses chansons, qui l'on fait essayer tant de faux départs, tant de temps de réécriture, de maux de la tête et du sexe, tant de mauvaises ou de bonnes maisons, peut-être ses textes n'étaient-ils faits que pour être chantés plus tard, par d'autres, pour d'autres générations. Il a écrit jeune ce que le vieillard devait brandir plus tard, comme un bâton de vieillesse. Je l'ai pensé chaque fois que je l'ai vu ces dernières années et je le redirai toujours : un vieillard qui chante, les mains jointes, les yeux au ciel, c'est l'amour.

Je ne savais pas quoi dire encore, mis à part que je le trouvais beau. Avec sa petite gueule de juif, sa petite gueule d'anglo, oui, sa gueule rieuse qui peut se payer d'être taquine et moqueuse, avec sa lèvre supérieure sèche et ses rides, en forme de soleil quand il est cynique, quand il est applaudi. Avec son nez aussi. Son pif du ghetto. Sa confiance.

Il a dit : « On y va ? »

Nous nous sommes levés, avons marché vers la rue Marie-Anne. Il m'a pointé la maison de son ami Armand Vaillancourt, ami de jadis, ami d'alors, ami de temps en temps. Il m'a dit qu'à l'époque où ils se côtoyaient à Hydra, avec Carole Laure, ils parlaient de la politique du Québec, et qu'il respectait les convictions nationalistes. Mais aussi que les temps changent, qu'on n'en parle plus comme avant, que le monde a changé...

Je ne l'ai plus écouté. Pas à cause de ses mots, mais à cause de sa voix. Sa voix d'outre-tombe. Une voix qui vient d'en haut de la montagne et en descend pour me

dire des choses sages, comme un caprice, comme une remontrance.

J'ai regardé une autre fois la montagne et Athéna sur son obélisque, perdu dans le relief du mont Royal, entre la croix et les lions immobiles. J'avais en tête des orchestrations magistrales et le bruit indigeste des synthétiseurs qui ont tout pourri autour des mots de l'homme débarrassé des référendums.

*Democracy is coming*⁴, Leonard. *If it be your will... to let me sing*⁵...

Le silence rythmait notre translation, vers la Main Saint-Laurent, nos jambes accordées, telle la rigueur de l'aiguille du métronome. Nous dirigeant vers la fin de notre entretien. Je le sentais. J'étais prise d'un vertige. Je voulais dire quelque chose.

Je pensais à toutes les femmes qui avaient été à ses côtés. Plus libres que moi de se sentir présentes avec lui, parce que ses femmes. Pas ses poursuivantes dégénérées. Freda, Anne, Marianne, Astrid, Phyllis, Oressia, Suzanne, Alanis, Janis, Nico, Barbara, Lorraine, Joni, Dominique, Rebacca, Valentia, Terez, Lauren, Sherry, Vala, Danae, Lori, Huguette, Patricia, Michelle, Sean, Claudia... «La voix de Leonard Cohen est faite pour prononcer des noms de femmes», avais-je lu quelque part. Était-ce sur la pochette de *Tower of Song*⁶?

Maintenant que je la connaissais dans son véritable grain, la voix de Cohen m'apparaissait comme la rencontre entre le souffle du prêtre et les cordes de l'amant ou du père. Il était la voix du Père. La voix que l'on imaginait être celle qui nous attendait quelque part.

La voix de tant d'hommes et de femmes. Une voix comme Personne.

Il était la voix de notre désir et de notre paix. Une voix de résignation, et encore, une voix de ruse, une voix debout.

Tant de femmes désirées et aimées par cette voix du monde, par cette bouche, par ce corps si fragile et en même temps si puissant.

Je marche à côté de lui, timide, stupide, et je pense à Garcia Lorca qui a soufflé à cette âme, ma voisine, des mots plus puissants que la Bible, pour l'enfant qu'il était, gonflé de rêves.

Je pense à tous ceux qui servent aux hommes de modèle. À tous ses maîtres à lui: Dudek, Layton, Dylan et Picasso. Je pense au père mort. Je pense aux femmes qui l'ont fait résistant à l'amour, à sa mère. Je pense à la prière qui est revenue très tard pour le sauver de lui-même. Je pense à la spiritualité de son mentor Zen Roshi, entre Los Angeles, Montréal et Athènes, à sa confiance envers son protégé. Je pense à la folie qui a mené Cohen en Israël, qui lui a fait vouloir goûter à la guerre qu'il a trouvée là-bas, faite de honte et de misère, à l'imposture qu'il incarne, lui, le croyant indigne de son destin.

Je pense encore à la drogue, à la cocaïne, à la scientologie, à l'acide, aux vœux de ne pas baiser en terre sainte, au chant «Birds on the Wire» au Théâtre du nouveau monde, en français, en 1974, année de ma naissance, à ses six rappels, au surmenage, aux succès mitigés, à ses enfants abandonnés à six mille kilomètres, à deux continents d'écart.

Je pense à ce mythe qui m'a invitée à marcher dans son sillage, sur les trottoirs de notre ville, même si ce n'était que pour dire des broutilles, j'ai pensé à sa rencontre avec Pierre Elliott Trudeau et à la complicité des hommes décriés dont on fait l'apologie après la mort: Cohen vit, et le voit avec ceux de ses congénères à qui il aura survécu. Joplin, Hendrix et tous les autres, *sisters and brothers of mercy*⁷. Cohen, *anima sola* en constante quête de ce détachement nécessaire qui fait créer, dégagé de toute chaîne terrestre, de toute nécessité matérielle. Moi, *vanitas*, figure qui cache des catacombes fortifiées d'ossements et de crânes. Nous marchons sur les airs du silence et de son *memento mori*, écrit pour nous, car nous mourrons, Leonard. La Main est juste là, au carrefour. Et sur Saint-Dominique, vous me direz: «Au revoir, mademoiselle. Travaillez bien.» Et ce sera ça. Je demeurerai insolemment honteuse de ne pas avoir su vous dire combien je vous aimais, combien vous êtes ma muse.

Honteuse d'avoir pleuré devant vous parce que je suis incapable de m'abandonner à un étranger si je ne sais pas en être aimée.

Sim Shalom, Leonard. *Sim Shalom*⁸.

J'aurais eu besoin d'un miroir, pour me regarder m'adressant à lui, pour ne pas me tromper. Pour comprendre. Pour envisager ma place auprès de lui, pour voir survenir la femme métaphysique que j'aurais voulu lui montrer, pour cerner le désespoir, l'insécurité, la paralysie, la dépression, la mélancolie et la désagrégation dont je suis au fond atteinte. Et pour bien lui révéler mon doute. J'aurais voulu qu'il m'embrasse, et mes seins, qu'il me prenne tout à l'heure, dans le parc. J'aurais voulu l'emprise de son magnétisme, de son hypnose. Mais ce n'était pas ça. Ce n'était pas comme j'avais imaginé que ce serait de me trouver avec Leonard Cohen.

J'ai marché encore, toute disloquée que j'étais, en détresse : plus jamais cet homme qui m'était apparu sec, petit, habité par de petits démons, secs aussi. Plus jamais je ne pourrais écouter ses mots de la même manière.

Il serait à jamais un mangeur de chocolat bon marché, sorti de je ne sais quel dépanneur, un homme voûté, simple, seul comme moi.

Mais non, ce n'était pas ça, c'était au contraire une conscience que j'aurais côtoyée, une connivence singulière, fortuite. Son poids m'a renversée, brutalement, comme un résidu pesant d'égoïsme. Je ne savais plus déjà qui je venais de rencontrer : *Cohen le Juif Keats? Leonardos Tête de mort*⁹? Ou celui qui avait dit : « Il n'est pas facile de parler ou de résister aux rêves de ceux qui pensent avoir été humiliés et qui sont prêts aujourd'hui, maintenant, à lancer des bombes¹⁰ », celui qui disait se tenir « sur la ligne de front de sa vie minuscule¹¹ », celui que j'aimais. Celui qui me berçait parfois, quand j'avais peur de m'écrire.

« C'est ici que nos chemins se séparent, mademoiselle. »
Coin Marie-Anne et Saint-Laurent.

Nous nous sommes quittés sans jamais avoir fait connaissance. Sans que je lui aie dit mon nom, qu'il en fasse une chanson. Sans qu'il me l'ait demandé. Sans lui dire que je suis fatiguée d'être prise en étau comme dans une génération comprimée, obsolète de naissance, entre les « beaux bébés losers¹² » et leurs petits-enfants. Entre la génération du divorce domestique, et celle des *go-go gadgets*, génération de la saveur du mois. Sans lui dire que je suis écoeurée d'être de cette cohorte de témoins, muette,

camisolée de force, folle, impuissante devant l'écran où se rejouent sans cesse les bouleversements qui auraient pu survenir. Sans lui dire que l'avenir me fait peur quand je dis que je veux écrire pour vivre.

Aujourd'hui, j'ai vu Leonard Cohen manger du chocolat aux pinottes, dévaler à pas de troubadour à la retraite l'avenue Mont-Royal, incognito. J'ai vu celui qui disait, sur je ne sais plus quelle tribune, qu'il voulait devenir pour les jeunes écrivains de Montréal, « un père des rues au style direct et sans concessions¹³ ». Et je l'ai suivi. Et j'ai failli lui demander: « Est-ce vrai, Leonard? Est-ce vrai Lenny? Même pour la relève timide, que vous ne connaissez pas, quand elle se trouve tout ébaubie devant vous? » Failli, j'ai failli!

Il m'a demandé ce que je pensais de ma solitude. Je n'ai pas su répondre. Il m'a abandonnée sur les entrefaites de l'injonction: « Travaillez bien. » Je savais que j'avais du pain sur la planche. Je savais qu'il avait raison. Et je n'ai pas trouvé de musique en moi.

Il est parti et j'aurais tout de même voulu lâcher: « Je vous veux comme père. Je voudrais être votre pâquerette, pour avoir encore un peu de temps à tuer, la tête haute devant votre maison, hypnotisée par votre lumière, comme les héliotropes, pour attendre que vous ne me cueillez, point quelle ballade. »

Avez-vous assez de mémoire, Leonard? Du temps? Et aussi un peu d'espace dans votre solitude... Dans ma langue? Pour me mettre à votre boutonnière ou dans votre poche, avec la barre Oh Henry? Pour me sceller dans un petit cadre, un tout petit cadre, et pour m'accrocher à un mur, un mur blanc de chaux, un mur blanc d'été, à Hydra ou dans la cité perdue des anges? À côté de Kateri, à côté de Tekakwitha, lys des Agniers, *mangeuse d'hommes, convertie pour vrai?*

Ma question est pathétique, je sais.

Mais, c'est Montréal. Et l'automne est là.

Québec, décembre 2009

Lisant la biographie de Nadel, qu'un fan inconditionnel m'avait conseillée pour le plus grand bénéfice de ma culture personnelle. (Merci monsieur Wilfred Larochelle!)
Mon texte en est plein d'empreintes volontaires.

Notes

1. Légende urbaine nourrie, notamment, par Stéphane Laporte, chroniqueur au journal *La Presse*, dans un billet inscrit sur son blogue, le jeudi 25 mai 2006, archivé le 28 septembre 2006, et intitulé *Le potin du jour*: «Le grand poète Leonard Cohen raffole des Oh Henry. Il les achète à son dépanneur au coin de Marie-Anne et Saint-Dominique. D'ailleurs le dépanneur n'en vendait pas et c'est Cohen lui-même qui a convaincu le propriétaire de s'en procurer pour qu'il puisse en acheter. Note: Le potin qui précède n'est pas une blague. C'est un vrai potin venant d'une source sûre. Vous pouvez donc le répéter au monde entier.» <http://blogues.cyberpresse.ca/laporte/2006/09/28/page/3/> (consulté le 22 décembre 2009).

2. J.S. Feliciano. *Pump Up The Volume*, Bantam Books, 1991, 144 pages. Il s'agit d'un roman d'abord paru en août 1990, aux éditions Laurel Leaf (États-Unis), en format *mass-market paperback*, inspirant le populaire film réalisé par Allan Moyle et sorti tout juste après le livre. La chanson thème du film est «Everybody Knows».

3. Leonard Cohen, «The Future», *The Future*, 1992.

4. Leonard Cohen, «Democracy», *The Future*, 1992.

5. Leonard Cohen, «If It Be Your Will», *Various Positions*, Columbia Records, 1984.

6. Tom Robbins, écrivain américain et auteur des réflexions sur la pochette du disque-hommage *Tower of Song*.

7. Paraphasant le titre «Sisters of Mercy», du premier album de Leonard Cohen intitulé *Songs of Leonard Cohen*, Columbia Records, 1967.

8. Expression qui se veut une grâce de paix et que l'on retrouve dans les livres de prières juives. À Jérusalem, en 1972, Cohen est incapable de terminer un concert et ses fans chantent des mots que Doron B. Cohen dispute dans *Still Waiting for the Miracle. A review of Ira B. Nadel, Various Positions: A Life of Leonard Cohen (1996; 2006) Written for the Leonard Cohen Files*, 2008. <http://www.leonardcohenfiles.com/dorononnadel.pdf> (consulté le 4 novembre 2011). Dans la biographie d'Ira B. Nadel *Leonard Cohen, le Canadien errant* (Boréal, Montréal, 1997), l'incident est relaté à la page 235.

9. Ira B. Nadel. *Leonard Cohen, le Canadien errant*, Boréal, Montréal, 1997, pages 153 et 155: ces expressions sont de Leonard Cohen lui-même: *Cohen le Juif Keats* apparaît dans un poème qui accompagne le manuscrit de *The Favorite Game* chez l'éditeur Cork Smith et dans une lettre adressée à l'éditeur Jack McClelland, qu'il signe ainsi; *Léonardos Tête de mort* apparaît dans une lettre où Cohen exprime sa consternation face à la photo d'auteur angélique qui apparaît sur la jaquette de son livre.

10. *Ibid.*, page 168: en 1963, Cohen dit cela à Marian McNamara, son agent américain, à la suite des événements politiques et aux conflits soulevés par la Révolution tranquille; Montréal se sécularise et se francise, des boîtes aux lettres explosent à Westmount et la tête de la statue de la reine Victoria vole à plus de quinze mètres à la suite d'un attentat à la bombe, ce qui inspire Cohen dans le roman *Beautiful Losers* et le poème-chanson «Queen Victoria and Me».

11. *Ibid.*, page 205.

12. Paraphasant Leonard Cohen et son titre *Beautiful Losers*, Toronto, McClelland and Stewart, 1966, 250 pages.

13. *Ibid.*, page 261.